

Journal des traducteurs Translators' Journal

Le français des îles anglaises de la Manche

Gilles-R. Lefebvre

Volume 1, Number 4, April 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1056511ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1056511ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (print)

2562-2994 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, G.-R. (1956). Le français des îles anglaises de la Manche. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 1(4), 98–101.
<https://doi.org/10.7202/1056511ar>

Le français des îles anglaises de la Manche

Gilles-R. LEFEBVRE

Cet archipel minuscule, situé à 30 km. environ au nord-ouest de Cherbourg, s'est trouvé rattaché définitivement à la Couronne britannique en 1204, lorsque Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre et duc de Normandie, fut dépouillé des territoires qu'il possédait sur le continent. Afin de rester fidèles à leur duc, les habitants de Jersey, Guernesey, Aurigny et Sercq acceptèrent de faire cause commune avec les descendants de ceux-là qui n'ont plus gardé que la couronne anglaise parmi l'héritage de Guillaume le Conquérant. Encore très particularistes, les Insulaires, quoique très près de la France, ne sont ni français ni anglais, mais bien authentiquement normands. Ils sont les vestiges vivants d'une époque où la puissance de l'organisation féodale faisait de chaque duché l'équivalent d'un pays fortement centralisé au sens moderne du mot. La Normandie était un de ces duchés, qui n'a jamais reconnu d'autres souverains que ses ducs, et ce n'est qu'après l'écroulement des cadres féodaux que les Normands se sont reconnus Français. Mais les Iles-de-la-Manche, aussi appelées Iles anglo-normandes, parce qu'elles ont été séparées de bonne heure de la Normandie continentale, ont subi pendant longtemps une évolution à part qui a perpétué des caractères normands depuis longtemps disparus ou fortement atténués sur le continent à

cause de l'influence politique et linguistique de Paris. Un Anglais (Ansted) écrivait au siècle dernier : "The Channel Islands... (their inhabitants) are rather, in a word, islanders more than English. They are Normans, but Normans of the old school" : "Ils sont Normands, mais normands de la vieille souche".

Au point de vue linguistique, il importe de distinguer entre la langue populaire et la langue officielle. Cette dernière, jusqu'à tout récemment, était le français : l'administration gouvernementale et judiciaire, les offices du culte et jusqu'à la publicité commerciale étaient exclusivement en français. Mais, depuis la fin de la seconde Grande Guerre, l'anglais a pris le pas sur le français dans les domaines précités. Il est vrai que, depuis que l'instruction fut rendue obligatoire à la fin du siècle dernier, l'anglais s'était irrésistiblement installé dans la vie publique des Insulaires. Certains hauts fonctionnaires, comme le Bailli, les jurats et les Avocats, devaient (jusqu'à tout dernièrement) recevoir une éducation française : c'était une coutume pour les juristes d'aller étudier le droit à Caën ou à Rouen. Il faut bien l'avouer, cependant, la jeunesse actuelle regarde bien plus vers Oxford et Cambridge que vers Paris et Rouen. Le français, depuis 1945 surtout, est devenu le fait d'une élite qui défend en même temps

la cause des dialectes. Le dialecte normand insulaire et le français subiront à brève échéance le même sort : la disparition.

Cet état de choses peut avoir au moins 3 causes principales : la première est l'influence écrasante de l'anglais — dans la vie publique et privée : l'éducation, le gouvernement, la justice, le commerce —, doublée de l'immigration des anglophones qui fuient l'impôt; la seconde est l'évacuation de la population enfantine de Guernesey en Angleterre dès le début de la guerre, tandis que toute la population d'Aurigny (dont le patois presque disparu était très semblable à celui de la Hague, dans le Cotentin) s'est réfugiée en Angleterre, abandonnant l'île aux garnisons allemandes. Jersey n'a pas subi d'autre "dérangement" durant la guerre que l'occupation allemande, mais elle a payé de son autonomie l'aide que lui a fournie, durant l'après-guerre, le gouvernement de Sa Majesté. La troisième cause, et non la moindre, est le tourisme. Comme nous le faisons remarquer, en avril 1955, le grand régionaliste jersiais François Le Maître, de Saint-Ouen, le tourisme est à l'heure actuelle la plus grande ressource économique des îles, mais en même temps il finira par tuer le français et le dialecte, car l'immense majorité des estivants est anglaise, sans compter les petits bourgeois en retraite ou les généraux laurés qui fuient et le fisc et le détestable climat des îles Britanniques pour venir s'établir à demeure dans un véritable paradis terrestre, qu'on trouve à 75 milles à l'ouest de Southampton. Et c'est ainsi que de très vieilles fermes, autrefois baptisées à la normande — La Jaspellerie — s'appellent aujourd'hui "Sunny Side", "Seaview", etc., des lieux dits comme "La Mare au Seigneur" (à Saint-Ouen de Jersey) et la Couture (à Guernesey) sont devenues "St. Ouen's Pond" et "Saints Road", etc.

Il est bien reconnu que le français et le dialecte ont partie liée; mais le

français peut disparaître sans que pour cela le dialecte des campagnes disparaisse brusquement des campagnes. Il faut bien reconnaître que Guernesey, après Aurigny, s'anglicise le plus rapidement. Une ville comme Saint-Pierre-Port, admirable petit port d'aspect cotentinois, n'a de normand que le premier aspect : le site et l'architecture. Le reste : la langue, la mentalité et les habitudes, est franchement anglais. Peut-être ne saurait-il pas, en toute objectivité, de déplorer un état de choses dépendant d'une évolution inévitable, mais nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il est bien révolu ce temps où la **Gazette de Guernesey**, vers 1856, reprochait à Victor Hugo en exil d'avoir, en baptisant "Hauteville House" sa maison de Guernesey, "sacrifié à cette anglophilie linguistique dont les Français sont parfois atteints".

En somme, c'est encore à Jersey que le français garde certaines de ses prérogatives et qu'une partie de la population, bilingue par ailleurs, conserve l'usage de son parler d'origine normande. Il existerait encore, surtout dans le nord-ouest de Jersey (dans la région de Saint-Ouen), une population d'environ 20,000 patoisants sur une population totale de 60,000 âmes. Il faut bien retenir qu'à Jersey, comme autrefois dans les autres îles de l'Archipel, le français n'est pas une langue parlée, mais plutôt écrite. Quant au dialecte populaire, le "Jersey French" — appelé aussi "Jerriais" par les autochtones — est un terme aberrant forgé par les habitants anglais de l'île de Jersey, voilà cent ans au plus. Contrairement à l'opinion assez répandue là-bas comme dans les cercles "cultivés", ce n'est pas une forme corrompue de français qu'on parle à Jersey, mais du normand insulaire, variété du bas-normand, lui-même issu du vieux normand, dialecte gallo-roman. On dit aussi "Jersey Norman French", par opposition à "Guernesey Norman French", laissant entendre par là que les îles forment une entité linguistique

commune à part des autres dialectes d'oil, après avoir formé une spécialisation du normand. Il ne faut pas s'y tromper, cependant, le **gersiais**, le **guernesiais**, l'**auregnais**, le **sercquais**, ne sont pas les descendants directs de l'anglo-normand, langue supposée des conquérants médiévaux de l'Angleterre et qui fut, longtemps durant, l'instrument d'une riche littérature, dont Wace (le **Roman du Rou**) fut l'un des plus illustres représentants.

Les Jersiais ont le sentiment de parler une langue à eux, aussi distincte du français continental que l'islandais se distingue du norvégien et du danois, que le sarde se distingue de l'italien et du catalan. La littérature est du type que nous appellerons mixte, car elle est à la fois dialectale et de langue française. Relativement abondante et récente, elle est de qualité plutôt médiocre, en tout cas inégale. A Jersey, Robert Pion, Marett, Philippe Langlois, Augustus Aspley, Le Gros, Mathieu Le Geyt, Henri Luce Manuel, Philippe Asplet, Edwin John Luce; à Guernesey, Denis Corbet, Georges Métivier (qui publia un **Dictionnaire franco-normand**), Thomas Lenfestey, ont créé un style original et maintenu pendant nombre d'années une tradition d'indépendance d'expression, en dépit de l'influence de plus en plus écrasante de l'anglais. Il est souvent arrivé que les auteurs en question aient aussi écrit en excellent français. Un recueil de vers, publié à Guernesey (**Les Chants du drain Rimeux** = "Les Chants du dernier Barde") contient de beaux vers français.

Il existe à Jersey une "Société Jersiaise" qui s'est fixé pour but la conservation de la langue. Cette société, très active, agit en modératrice de l'idiome, un peu à la façon d'une Académie. Non seulement elle se consacre à la survivance du jersiais — attitude quelque peu négative —, mais aussi elle travaille à l'agrandissement de son domaine dans la vie publique. Elle a entrepris,

auprès de l'opinion publique, une campagne de fierté, vertu qui a toujours caractérisé ce peuple d'anciens corsaires. Fondée depuis 1873, la Société **Jersiaise** est une sorte d'Académie des **Jeux Floraux** qui couronne les travaux scientifiques — archéologiques, historiques et sociologiques — traitant du pays et du peuple jersiais; de plus, elle encourage les œuvres littéraires en langue jersiaise. La Société a édité, en 1924, un **Glossaire du Patois jersiais**, œuvre patiente de compilation plus que d'exactitude phonétique.

Une autre société, destinée à prolonger, dans le domaine populaire, l'œuvre de la Société Jersiaise, a été fondée en 1951: "L'Assemblée d'Jersiais". Elle publie un "Bulletin d'Quart d'An" (trimestriel) ("dans la vieille langue normande du pays — la Langue Jersiaise"), qui accueille largement les chroniques, les poètes, les folkloristes, en même temps qu'il opère la liaison entre Jersey et ses nombreux enfants dispersés de par le monde. Et ces derniers ne sont pas des moindres, tel ce président de l'Institut de Sociologie de Londres, le Dr R.-R. Marett.

Nous ne pouvons passer sous silence, en terminant, le journal bi-hebdomadaire de langue française — "Les Chroniques de Jersey" — qui imprime d'abondantes colonnes, éducatives ou humoristiques, en langue locale. Il est même assez surprenant d'y voir une publicité commerciale qui se fait en jersiais. Nous sommes de cette manière passablement édifiés quant à la vigueur de l'idiome populaire. En tant que Français d'Amérique, sujet de Sa Majesté britannique, nous avons pu remarquer nombre de ressemblances entre Jersey et le Canada français. Laisant de côté les anglicismes analogues aux nôtres, et très souvent les mêmes, nous avons pu entendre les mêmes expressions puisées au même fond dialectal de l'ouest de la France: par exemple "faire étriver quelqu'un". Un inventaire du vocabulaire, pour

sommaire qu'il soit, nous renseigne sur nos affinités communes avec la Normandie et l'Ouest de la France. Nous pourrions établir une comparaison suivie entre la situation du français dans les Îles-de-la-Manche et au Canada. Mais finalement, une mise au point s'impose : le Canada français, au contraire de Jersey, jouit d'une cohésion protégée par le régime fédératif. Jersey peut prévoir le jour de l'extinction de son dialecte; des fissures se sont introduites à l'intérieur même de la structure socio-linguistique. Le grand drame actuel, c'est la division qui règne au sein de la population francophone : les uns,

tout en reconnaissant la valeur sentimentale de leur idiome paysan, se voient forcés de céder journellement du terrain à l'anglais victorieux; les autres tout simplement renient leurs origines. Il serait long d'énumérer les raisons de ce recul, mais d'autre part, comme le terrain est restreint, le phénomène peut être observé avec une acuité surprenante. Somme toute, nous avons pu observer dans les Îles de la Manche la substitution tangible et sûre d'un idiome étranger à une vieille couche linguistique normande qui, bientôt et en dépit des très louables efforts d'une élite, ne sera plus qu'un souvenir.

L'Association Canadienne des Traducteurs Diplômés

organise un DINER - CAUSERIE

qui aura lieu à 7 h. p.m., jeudi le 24 mai 1956
au Centre Maria-Goretti
3333, Chemin Côte-Ste-Catherine

•
CONFÉRENCIER

M. GERARD FILION

Directeur du Journal LE DEVOIR

Sujet :

LE RAPPORT TREMBLAY ET L'ÉDUCATION

Admission : \$ 3.00 le couvert

•
Secrétaire : 5312, Papineau
Trésorier : 2425, Dézery, app. 3 — LA. 2-8857 } Le soir
Vice-président : 2163, Rachel est — LA. 2-2823 } de 7 h. à 9 h.